BULLETIN CRITIQUE

Sont publiés à cette place les comptes-rendus des ouvrages adressés au directeur de la *Revue* : M. J. Marouzeau, 4, rue Schœlcher, Paris, XIV^e^.

Les publications qui paraîtraient prêter moins à un compte-rendu critique qu'à un simple résumé seront analysées ou mentionnées dans l'*Année philologique*, publiée à la librairie des Belles-Lettres.

Linguistique et philologie.

P. Ducati, *Le problème étrusque* : Études d'archéologie et d'histoire : Paris, Leroux, 1937, 207 pages et 8 planches, 40 francs.

Le problème étrusque est de ceux qui, se refusant à une solution, appellent périodiquement des mises au point. Depuis les remarquables exposés récapitulatifs de G. Körte et F. Skutsch dans la *Realencyclopädie* de Pauly-Wissowa (1907), les travaux successifs ont été recensés dans un rapport de Th. Lenschau, *Jahresbericht* de Bursian, 1916-1918, sommairement utilisés, en ce qui regarde l'ensemble du problème, par M. A. Johnstone, *Etruria past and present* (1930), et, en ce qui concerne la langue, par M. Pallottino, *Elementi di lingua etrusca* (1936).

L'état présent de la question vient à peine d'être exposé dans ses grandes lignes par M. F. de Ruyt, professeur d'étruscologie à l'Université de Louvain (*L'antiquité classique*, t. VI, 2, 1937, p. 305-318), que paraît, suivant de près l'ouvrage de M. Nogara, *Gli Etruschi*, traduit en français en 1936, une nouvelle mise au point, également en français, du savant professeur de Bologne, M. P. Ducati, qui déjà, il y a dix ans, avait publié une brève récapitualtion sous le titre *Gli Etruschi* (Rome, 1928). Depuis dix ans, l'activité des étruscologues a été considérable, en particulier dans le cadre de l'Institut des études étrusques de Florence, qui a publié dix volumes de *Studi Etruschi*, et l'ouvrage de M. Ducati, qui se défend d'être autre chose qu'une mise au point, enregistre pourtant les réels progrès réalisés par les efforts conjugués des archéologues et des linguistes.

De l'exposé de M. Ducati, comme de celui de M. de Ruyt, il résulte avec évidence que des textes actuellement connus il n'y a plus grand chose à tirer. Il reste à orienter les recherches dans deux directions : d'une part, vers la connaissance des langues méditerranéennes et pré-indo-européennes, soit italiques, soit égéennes, soit asiatiques, comme le lem-

nien révélé par l'inscription dite « étruscoïde » du Musée d'Athènes ; d'autre part, vers la recherche de documents nouveaux, par la pratique de fouilles systématiques comme celles qui se poursuivent à Véies ou sur l'emplacement de Tarquinia.

Plus nous avançons dans la connaissance de l'Étrurie, plus on se rend compte de tout ce que le latin peut en attendre : que n'a-t-on pas tiré déjà des maigres matériaux recueillis, quand on les a interprétés avec méthode et en se gardant de cette divination qui est la tare de l'étruscologie : ainsi pour fixer l'histoire de l'alphabet (Grenier), celle des emprunts (Ernout, Lattes), l'onomastique (Schultze), la toponymie (Battisti, Ribezzo), l'histoire (Pais), l'art (Ducati, Weege), la religion (Furlani, Bayet), la vie (Solari)...

Pour le détail, je ne saurais mieux faire que de renvoyer les curieux de ces questions à la très riche et systématique bibliographie qui remplit dix pages compactes de l'ouvrage de M. Ducati (p. 191-200).

J. Marouzeau.

G. Devoto, *Tabulae Iguvinae* : Script. gr. et lat. cons. Acad. Linceorum editi. Roma typis offic. polygraphicae, 1937, 447 pages, 40 lires.

Encore que cet ouvrage intéresse surtout la linguistique italique, il est impossible de ne pas le signaler à l'attention des latinistes, tant l'interprétation des tables de Gubbio est liée aux questions de langue, de religion, d'épigraphie latine. La dernière étude systématique des textes ombriens, celle de A. von Blumenthal, ne date que de quelques années ; mais, après avoir été lents pendant des siècles, les progrès sont rapides sur ce domaine et, pendant la décade qui s'achève, les travaux de Goidanich et Ribezzo, en particulier, méritaient d'être utilisés pour une nouvelle mise au point. Dans le présent ouvrage, toutes les questions sont reprises à zéro par un homme qui est à la fois un comparatiste éprouvé et un historien des antiquités. En particulier, le commentaire relatif aux rites du sacrifice apporte aux historiens de la religion romaine de nombreux éléments de comparaison, illustrés par la confrontation avec les rites grecs et indo-iraniens.

J. Marouzeau.

Thomas FitzHugh, *The indoeuropean accent. The voice of speech and song* : University of Virginia, Charlottesville, 1937, xxx + 69 pages, 3 dollars.

Le nouvel ouvrage de M. FitzHugh est une récapitulation et une mise au point de ses travaux antérieurs, dont les trois derniers ont déjà été analysés dans cette *Revue* (IX, 1931, p. 152 ; XII, 1934, p. 215 ; XIV,

1936, p. 177). Pour l'auteur, mètre et rythme sont choses radicalement distinctes, voire opposées. Le rythme est fondé essentiellement sur l'accent, lequel a toujours comporté un élément d'intensité. L'accent purement musical serait tout simplement une invention, « une fraude et une falsification », due aux philologues de l'époque hellénistique (p. XII). C'est le leit-motiv de tous les ouvrages de M. FitzHugh, aussi n'est-il guère nécessaire de revenir sur ce que nous avons déjà dit dans les autres comptes-rendus. Cette fois encore, dans le nouvel ouvrage, on trouve les mêmes citations (d'Aristote notamment), les mêmes arguments, les mêmes preuves, les mêmes exemples.

L'ouvrage est plus clair, mieux ordonné et, par là, il permettra de mieux saisir les idées de l'auteur, qui, à coup sûr, ne manquent pas d'originalité. Les métriciens n'ont jamais accepté, que je sache, les vues de M. FitzHugh. Mais les textes qu'il cite, les témoignages anciens qu'il invoque exigent une explication. Ce n'est peut-être pas celle que propose l'auteur, mais cette explication il faudra un jour la trouver. Par les problèmes qu'il pose, le livre est intéressant.

Mathieu NICOLAU.

A.-C. JURET, *Formation des noms et des verbes en latin et en grec* (Public. de la Fac. des lettres de Strasbourg, fasc. 80) : Paris, les Belles-Lettres, 1937, 188 pages, 25 francs.

M. Juret, après s'être attaché à systématiser la phonétique et la syntaxe, aborde avec le même esprit le domaine de la morphologie.

Systématisation au sens de la grammaire générale (cf. p. 19 sur le rôle des suffixes et leur extension, sur l'action de la logique et de l'analogie) ; systématisation au sens comparatif, car le point de départ est pris dans l'indo-européen, avec l'apport non négligeable du hittite ; systématisation, enfin, au sens du latin, car ici, comme pour la syntaxe, M. Juret se plaît à prédéterminer les catégories (cf., p. 133 et suiv., la répartition établie entre les formations verbales propres à exprimer 1° le mode de la pure représentation, 2° le mode du prédicat attendu, 3° le mode de la réalité constatée ou voulue).

Cette réduction à un système, dont M. Juret a démontré par l'exemple les avantages, ne va pas toujours sans inconvénient : pour ne prendre que le dernier cas mentionné, d'une part, la répartition proposée suppose une théorie de l'expression modale en indo-européen sur laquelle les linguistes ne sont pas d'accord ; d'autre part, l'élève qui aborde le livre, guidé par la considération des formes, sera sans doute quelque peu interloqué de trouver, par exemple, les formes latines du subjonctif réparties sans explication entre deux catégories.

La foi dans un système cohérent conduit à des hardiesses qui peuvent

être inspiratrices de découvertes ; ainsi l'analyse de l'élément suffixal fait remonter parfois jusqu'à une analyse de la racine qui suggère des étymologies ingénieuses (cf. p. 6-7 ce qui concerne les racines-thèmes **ter-*, **wer-*, **prem-*, **spec-* ; p. 73, *portitor* rattaché à **por-*), parfois inquiétantes : *nex* = hitt. *hen-kan*, *ceruix* = **kers-wi-k-* (p. 60), rapprochement de *sonus* avec *sermo* et *per-seuero* (p. 33), explication de *-cundus* par **kuō* (p. 73).

Certaines généralisations, affirmées en tête d'un chapitre, gagneraient à être expliquées à propos de certains cas particuliers : dans le chapitre III de la IIe partie, le consultant aura quelque peine à retrouver partout le suffixe du type indo-européen composé obligatoirement « d'une consonne précédée de *ē* ».

Au reste, M. Juret, qui s'adresse à des élèves (cf. l'Avant-propos), ne leur prodigue pas les éclaircissements : un étudiant est-il préparé, sans plus, à comprendre dès la page 4 une explication qui fait intervenir les trois schwas de l'indo-européen, ou des restitutions telles que $a^*ə$, $^*s\text{-}iy\text{-}eə_1\text{-}s$?

Pas de bibliographie : l'auteur s'en excuse, et nous savons qu'il n'a rien négligé des travaux utilisables : son objet est essentiellement de « faire bénéficier son livre des résultats nouveaux obtenus par d'autres » ; on reconnaîtra çà et là les vues de M. Benveniste sur les racines indo-européennes, celles de M. Debrunner sur la morphologie latine, celles du dictionnaire Ernout-Meillet sur l'étymologie, l'explication proposée par M. Vendryes pour les verbes en *-ē*, celle de M. Burger pour le parfait en *-ui*...

M. Juret a pris surtout à tâche de nous conduire jusqu'aux origines du latin. A partir de là, il nous laisse un peu nous débrouiller seuls. Son livre est surtout, et veut être, je crois, un point de départ. C'est au latiniste de considérer après lui chacune des catégories définies pour voir comment elles se comportent au cours du développement de la langue, par exemple pour reconnaître à une formation en *-tura* son caractère technique, pour séparer le type (archaïque et expressif) *-monium* et le type (vulgaire) *-mentum* du type (savant ou technique) *-men*, etc. Là où l'interprétation est amorcée, il arrivera qu'on puisse avoir des scrupules, soit en ce qui concerne la présentation (il faudrait un commentaire pour expliquer, p. 52, que *natio* est un nom d'agent), soit en ce qui regarde le fond : je crois que ce qui caractérise les noms en *-tu-* (p. 72), c'est moins la faculté d'exprimer « l'action achevée » que la tendance à s'attacher à des verbes de sens « absolu » ; p. 50, peut-on comparer au sens passif du hittite *ed-anz* le sens passif de lat. *desiderans*? (c'est là une formation analogique, comparable au tardif *piens* ou *amantissimus* = très aimé, et sans rapport avec la valeur ancienne, qui est, à mon avis, simplement indifférente vis-à-vis de la voix).

La morphologie latine, qui tend au cours de l'histoire à s'organiser, se présente, lorsqu'on regarde vers l'indo-européen, comme un chaos, surtout si l'on prend à charge en même temps qu'elle la morphologie grecque, dont les analogies sont souvent trompeuses. Quiconque s'emploie à déblayer le terrain est le bienvenu. Après des travaux comme ceux de Sommer ou de Stolz-Leumann, auxquels leur caractère de manuels confère une apparence de rigueur définitive, il était bon de reprendre les questions à pied d'œuvre et de saisir corps à corps les difficultés, comme vient de le faire M. Juret, car, pour citer les paroles mêmes de sa préface, « il ne faut pas craindre la nouveauté, mais le travail mal fait et les affirmations arbitraires ».

J. Marouzeau.

J. K. Schönberger, *Hilfsheft zur lateinischen Stilistik* : Augsburg, Leitz, 1938, 94 pages.

Il ne faut pas s'y tromper. Ceci n'est pas une stylistique au sens scientifique qu'on peut donner à ce mot ; il n'y faut chercher ni une théorie du style ni une analyse des procédés d'expression ; c'est proprement un recueil d'observations sur les types d'énoncés caractéristiques du latin ; observations inspirées non pas par des vues de linguitisque générale, mais par la comparaison avec une langue donnée, en l'espèce, bien entendu, l'allemand.

Nous connaissons les ouvrages de ce type, dont le plus ingénieux est la *Charakteristik* de Weise, le plus pratiqué chez nous la *Stylistique* de Berger. Ils ne nous apprennent pas grand'chose, sinon éventuellement à faire du thème. Comme ouvrage scolaire, le livre de M. Schönberger, qui repose sur une riche information, sur une connaissance solide du latin, sur une longue expérience, peut rendre des services.

Aidera-t-il les élèves à s'élever au-dessus de leur horizon scolaire? Il y a bien dans cet ouvrage des idées générales et de la théorie, mais l'inspiration en est contestable, sinon dangereuse : il y est question d'une « stylistique ethnique », qui permettrait de saisir l'esprit de la race (p. 9) ; on y trouvera une glorification lyrique de l'allemand, « edle Sprache », comme dit Herder, « ungemischt und nur sich selber gleich », comme dit Klopstock ; on y verra la diffusion du passif expliquée par la mentalité de l'homme antique, « plus soumis au destin que l'homme moderne » (p. 29) ; la hantise raciale va si loin que, pour expliquer certaine particularité du style de Flaubert, on le « germanise » (p. 87). De toutes les généralités, la seule que je voie à retenir est celle qui est empruntée à un livre pourtant vieilli de J. Classen (1867) : « la forme de l'expression est déterminée par la mentalité du sujet parlant et par l'influence du

moment plus que par la réalité objective » ; mais ce principe est en contradiction avec l'esprit même qui anime le présent ouvrage.

L'interprétation des faits particuliers est souvent contestable. Comment souscrire à cette explication (traditionnelle !) de « clamor et admiratio » par un hendyadys, à la traduction de « ratio et continentia » par « besonnene Erwägung » (p. 44)? Comment admettre qu'on fasse appel à l'influence des poètes pour expliquer les pluriels du type *deliciae, inimicitiae* (p. 25-26)?

L'information est, du reste, limitée à des ouvrages ou anciens ou allemands : pour la prose métrique, M. Schönberger s'en tient aux ouvrages de Norden et Laurand (p. 84) ; pour l'ordre des mots, et en particulier la place de l'adjectif, à Landgraf (p. 64) ; pour la stylistique, il en est à Von Nägelsbach : les stylistiques de Bally, de Löfstedt, de Lindholm, de moi-même semblent lui être étrangères ; croirait-on qu'il avoue n'avoir pas utilisé la dernière édition, entièrement remaniée en ce qui concerne la stylistique, de la *Lateinische Grammatik* de Stolz-Schmalz ! Enfin, la bibliographie des p. 5-6 est étonnamment incomplète ou démodée.

M. Schönberger a fourni une longue carrière de professeur et de savant ; son livre est d'un homme qui a passé sa vie dans le commerce des Latins, qui connaît et apprécie les ressources de leur langue ; tout ceci se sent dans son livre ; mais il faut bien dire que c'est un livre d'hier, dont l'intérêt est surtout rétrospectif.

J. Marouzeau.

J. B. Hofmann, *Lateinische Umgangssprache*, 2e Aufl. : Indogerman. Bibliothek, Heidelberg, Winter, 1936, 6 marks.

Il est dommage que, reprenant après dix ans cet important ouvrage (cf. cette *Revue*, t. IV, p. 137), l'auteur n'ait pas cru devoir le renouveler autrement qu'en le pourvoyant d'une dizaine de pages de « Nachträge und Berichtigungen ». Ce n'est pas que M. Hofmann, lecteur attentif et critique avisé, ne se soit tenu au courant de ce qui a été écrit depuis sur le sujet, et ses notes additionnelles témoignent du soin scrupuleux qu'il a eu de confronter ses observations avec toutes celles qu'il pouvait extraire d'une abondante littérature ; mais ce qu'il fallait reprendre, à mon avis, c'était le plan même et l'inspiration de l'ouvrage.

Je crois que, d'une façon générale, M. Hofmann fait dans l'analyse de la langue parlée une part trop grande à l'affectivité (p. 9 à 125) : il s'en faut de beaucoup que la limite de l'affectif et de l'intellectuel puisse être tracée entre la langue des simples et la langue des cultivés (tout Musset est affectif, et tout Hugo, et tout Michelet et tout Chateaubriand).

Rien à objecter aux chapitres II et III : le rôle joué par l'entourage,

le milieu, les circonstances, le public, est essentiel, et M. Hofmann l'a bien mis en lumière.

Le chapitre IV confond, à mon avis, deux notions qu'il fallait distinguer : « der triviale und sparsame Zug der Umgangssprache ». L'économie d'expression n'est pas un trait propre à la langue familière et, bien au contraire, c'est la langue savante qui se plaît aux concisions, aux ellipses, à l'expression prégnante. Ce qui est populaire, c'est non pas l'économie, mais la pauvreté, et plus proprement la banalité. Dans le langage comme dans le costume, dans l'habitat, dans la vie quotidienne, l'homme du peuple souffre d'une pénurie de moyens : c'est là peut-être le trait essentiel du parler courant, encore que le moins apparent, puisqu'il n'est observable que par défaut.

Enfin, il manque à l'ouvrage un chapitre qui serait bien intéressant à écrire. Il y a dans chaque langue un matériel qu'on doit qualifier de vulgaire sans qu'aucune justification puisse en être donnée : pourquoi sont vulgaires en français des termes tels que « système », mot d'origine savante, « type », mot grec? Pourquoi vulgaire l'emploi de « on » pour « nous »? Pourquoi vulgaire « du côté de » pour « vers », « tant qu'à » pour « quant à », « d'autant plus que » pour « tandis que », etc.? Pourquoi, en latin, « de trauerso », « in summa », etc.? Il y aurait à faire dans les textes latins, sans idée préconçue, un relevé de tout ce qui se décèle comme vulgaire, soit par le contexte, soit grâce à un témoignage formel, et l'on verrait à quel point les cadres prévus par les théoriciens sont insuffisants.

Bref, après la seconde édition de M. Hofmann comme après la première, il y a un beau livre à écrire sur cette question du latin vulgaire, qui reste, après tant d'études, la plus neuve peut-être ou du moins la plus susceptible de renouvellement.

J. Marouzeau.

V. Väänänen, *Le latin vulgaire des inscriptions pompéiennes* : Thèse de Helsinki, Impr. de la Soc. de litt. finnoise, 1937, 228 pages.

Nous avions une ébauche de grammaire des inscriptions pompéiennes dans le *Vulgärlateinisches Uebungsbuch* de F. Slotty, non mentionné, sauf erreur de ma part, par M. Väänänen, et surtout dans les *Vulgärlateinische Inschriften* de E. Diehl. Mais ces deux petits ouvrages, en vertu du plan même de la collection dont ils font partie (*Kleine Texte* de Bonn), ne présentent qu'un classement sommaire de faits en nombre insuffisant. Quant aux études de Wick et Guericke, mentionnées par M. V., elles sont conçues d'un point de vue spécial, fondées sur des relevés peu exacts et débordées par la masse des matériaux accumulés depuis un demi-siècle. L'ouvrage de M. V. est donc le bienvenu, d'au-

tant plus qu'il est conçu selon les méthodes les plus rigoureuses de l'enquête grammaticale.

En tête de chaque division : Phonétique, Morphologie, Lexicologie, Syntaxe, les faits latins communs sont brièvement rappelés et les tendances de l'évolution linguistique marquées avec précision ; une conclusion générale dégage les principales caractéristiques du latin pompéien, en insistant sur les particularités qui expliquent par des processus amorcés très anciennement les aboutissements romans ; ainsi l'apparition de l'accent d'intensité, la faiblesse des finales et des brèves intérieures, la substitution des différences de timbre aux différences de quantité, etc.

Sur beaucoup de points, les faits mis en lumière par M. V. viennent renforcer des thèses soutenues depuis peu par les historiens de la langue ; souvent, ils apparaissent comme une illustration de l'*Esquisse* de A. Meillet. La démonstration aurait pu recevoir un appoint de diverses études que M. V., si je ne me trompe, n'a pas utilisées, comme l'importante *Chronology of vulgar latin* de M. H. V. Muller ou la série d'études que j'ai publiées dans les *Mémoires* et le *Bulletin* de la Société de linguistique sous le titre *Formation du latin littéraire,* par exemple relativement aux diphtongues, à l'aspirée, aux voyelles ambiguës, aux démonstratifs... Enfin, bien des faits eussent pris une signification nouvelle si M. V. eût cité les témoignages des anciens qui s'y rapportent, ou au moins eût donné dans chaque cas les références aux ouvrages modernes qui les ont recueillis.

Tel quel, l'ouvrage de M. V. n'est pas et ne prétend pas être une mise au point définitive, mais il est un répertoire très utile de faits bien classés, que les historiens de la langue utiliseront avec profit.

J. Marouzeau.

L. Furmann Sas, *The noun declension system in merovingian latin :* Paris [Impressions Pierre André], 1937, 530 pages.

M. Furman Sas fait partie d'une équipe de savants américains à qui l'étude du latin vulgaire et médiéval doit beaucoup. Peut-on dire que son ouvrage représente un pas en avant dans l'interprétation des faits? Son intérêt est autre. Il consiste à fixer avec la plus grande précision, sur un point déterminé, le témoignage des textes.

On sait combien ont été abondants les travaux sur la chronologie du latin vulgaire depuis le livre de Mohl jusqu'à celui de M. H. F. Muller. La question n'a pourtant pas fait beaucoup de progrès. Faute de textes probants, bien sûr, mais faute aussi de relevés méthodiques et exhaustifs. M. Sas a pris à tâche de dépouiller dix groupes de textes allant du v^e^ siècle jusqu'à l'an 800 et de réduire en tableaux comparatifs tous les

faits relatifs à la déclinaison nominale. Son livre constitue donc un répertoire précieux, qui fournira le point de départ à d'innombrables recherches. Le dépouillement est minutieux jusqu'au scrupule ; l'auteur ne laisse rien passer ; il classe et série les observations ; il pousse le soin de rendre ses statistiques parlantes jusqu'à les pourvoir de pourcentages, et c'est un point sur lequel on pourrait le taquiner : n'est-ce pas abuser le lecteur que de dire que pour telle forme le pourcentage est de 10 % (p. 477), alors qu'elle n'est représentée que par un exemple? Encore, dans ce cas, l'auteur nous prévient-il ; mais, dans tel autre cas, on s'étonnera, par exemple, de trouver pour une forme exceptionnelle un pourcentage de 21 % (p. 469), alors que si on se reporte au relevé antérieur on s'apercevra que ces 21 % représentent tout juste huit exemples !

En dépit des inconvénients de la méthode statistique, que M. Sas reconnaît lui-même, ses relevés ont l'avantage de nous faire apprécier dans chaque cas donné la valeur probante des formes anormales : « La méthode qui consiste, dit-il, à choisir des cas isolés pour prouver l'existence de tels ou tels phonèmes ou morphèmes laisse beaucoup à désirer ; c'est comme si on voulait écrire un livre sur la vie en n'en notant que les infirmités » (p. 5), et la principale raison du désaccord des savants sur l'évolution de la flexion mérovingienne est, en effet, le manque de statistiques.

L'impression d'ensemble qui résulte de ces relevés, c'est qu'il y a une unité non contestable à travers ces trois siècles de documents ; il s'agit d'une langue relativement fixée, et M. Sas en tire cette conclusion que « le système mérovingien était non pas désorganisé, mais organisé suivant une adaptation de la langue écrite à un nouveau type » (p. 479). La chose est certaine, et l'on ne conçoit même pas une langue qui ne serait pas organisée ; ce serait un monstre linguistique. Mais la question n'est pas là. Elle est de savoir quelle attitude pouvaient prendre des écrivains de compétence et de mentalité moyenne en présence de deux langues, l'une qu'ils parlaient, et l'autre qu'ils écrivaient, ou plutôt en présence d'une langue orale dont les modèles écrits représentaient un état aboli.

Il me semble que, dans l'interprétation des formes aberrantes ou rares, M. Sas fait trop bon marché de certaines considérations.

D'abord, les inconséquences graphiques. Nous avons l'habitude et le préjugé de l'orthographe, mais c'est un souci moderne, et il faut faire une large part, dans les textes comme ceux qui sont dépouillés ici, des erreurs sans conséquence, et même des simples bourdons : ainsi, au nominatif singulier de 1re déclinaison, une graphie *-am* n'a sans doute guère plus d'intérêt qu'une graphie *-ae* (p. 18 et 19).

Ensuite, les confusions dans la prononciation. Je sais bien que M. Sas ne les néglige pas. Mais il pouvait invoquer ce chef d'explication pour maintes particularités qui ne sont que graphiques : confusion de *ae*, *oe*, *e*, *i*, de *o*, *u*, amuïssement de *-m*. Le tableau de la déclinaison que font apparaître ses relevés est un tableau pour l'œil et non pour l'oreille ; sur ce point, il y aurait eu avantage à préciser et à développer les observations présentées p. 345 et 493.

On ne trouvera pas dans ce livre, que je sache, un moyen de départager les savants qui, en majorité, fixent au VI^e^ siècle la naissance des langues romanes et ceux qui, avec M. H. F. Muller, la retardent jusqu'au VIII^e^ ; mais on y trouvera les éléments propres à éclairer l'histoire de la survie artificielle du latin pendant la période de sa plus rapide et radicale transformation.

J. Marouzeau.

H. Mihaescu, *Beiträge zur Kenntnis der* tum-tunc-*Partikeln* : Bulet. Instit. de filol. rom. Iași, t. IV, 1937, 51 pages.

Que *tunc* soit un renforcement de *tum*, comme *illic* l'est de *ille*, rien de plus certain. M. Mihaescu l'établit à grand renfort d'exemples et de statistiques. A travers les nombreux textes qu'il a dépouillés, nous voyons *tunc*, innovation populaire, s'imposer peu à peu, d'abord dans les cas où l'on recherche l'expression intensive, puis, chez les poètes, là où il présente l'avantage d'éviter une élision devant initiale vocalique. M. Mihaescu se réfère, pour faire entrer les faits observés dans un système, à la doctrine de M. Ch. Bally sur la recherche de l'expressivité ; il aurait pu, de façon plus directe, rattacher ses observations à celles qui ont été présentées concurremment par A. Meillet dans l'*Annuaire de l'École des Hautes-Études* (1916) et par moi-même dans les *Mémoires de la Société de linguistique* (t. XX) sur le renouvellement des conjonctions. Telle quelle, sa monographie fournit une illustration de principes jusqu'ici peu invoqués et qui méritent considération.

J. Marouzeau.

Histoire littéraire.

P. J. Enk, *Handboek der latijnse Letterkunde*, t. II, 1-2 : Zutphen, Thieme, 1937, 338 & 343 pages, le vol. 12 florins.

Arrivée à son troisième volume, cette histoire littéraire n'a pas dépassé Plaute. Cette lenteur est la tare des œuvres ambitieuses : quand nous serons à saint Augustin, si nous y arrivons, tout sera à reprendre. D'autres manuels de littérature ont ainsi commencé, grâce auxquels nous avons pour les origines des instruments de travail incomparables